



Annick Peigné-Giuly

Le parfum âcre de l'île

ENQUÊTE – Annick Peigné-Giuly est retournée en Corse pour exhumer les secrets de sa famille. Fascinant.

PAR CLAUDE ARNAUD

En Corse plus qu'ailleurs, les clichés ont la vie dure. Qu'on les perpétue pour impressionner le continent ou qu'on veuille les contredire. Des traditions mortes peuvent même ressusciter, comme après les guerres internationalistes, où des veuves gardent leur village et leur deuil en attendant vengeance.

La mort frappe plus volontiers ici qu'ailleurs, c'est vrai : elle s'y sait attendue, désirée, souveraine. On la devine presque impatiente d'intervenir pour mettre fin à l'ennui qui musèle les villages. Même les Corses en exil rêvent de revenir dormir à jamais sous les cyprès de l'île...

Les enterrements sont si beaux ! Aucune maison n'a la gaieté des caveaux, avec leurs fenêtres donnant sur la mer. Grande consolatrice, la mort rachète les misères et les humiliations, met l'honneur à la portée du pauvre et le pauvre à celle du riche, rappelle Annick Peigné-Giuly.

Longtemps, cette journaliste de *Libération*

vécut loin de la Corse. Mais l'âpre beauté de l'antique Kyrnos finit par lui faire racheter une maison dans le village de sa famille. Pour y passer des vacances, croyait-elle. En réalité, pour élucider la mort de son grand-père, victime en 1958 de la dernière vendetta connue. Personne chez elle ne voulait lui dire pourquoi ce Napoléon familial avait péri sous les balles – lors d'un enterrement, qui plus est, la mort frappant jusqu'au cœur de ses rites.

Les faits qu'elle exhume sidèrent, Napoléon enterrait en effet son propre frère, déjà le meurtrier d'un petit cousin qui l'avait insulté, sur la place de leur village sartenais, quatre ans plus tôt. Mais les lois de la vendetta interdisaient au premier tueur d'y revenir, même refroidi, entre deux planches de sapin.

Ce second meurtre fit l'effet d'une bombe. Un des frères de la victime mourut de chagrin ; un autre tomba en dépression ; sombrant dans la paranoïa, une sœur standardiste se mit à répondre en corse au bureau parisien de l'AFP – avant de mener un combat délirant contre ses psychiatres. Un des meurtriers de Napoléon finit par se pendre à l'espagnolette d'un hôpital psychiatrique de Marseille ; l'autre se rendit après quatre ans de maquis pour assister aux obsèques du premier, tout en craignant encore une vengeance dont le sauvera la prison d'Ajaccio, d'où il verra passer le cortège. Son propre fils enfin se pendit en le voyant revenir au village après seize ans de prison et d'exil...

Tant de noirceur fatale pourrait faire penser à « Colomba », le plus ethnographique des récits de Mérimée. La Corse y paraît aussi figée et archaïque qu'en 1840, avec ses règles claniques, ses codes d'honneur et ses autonomistes voyant l'« avenir » dans la démocratie athénienne. Tout n'est-il pas déjà inscrit dans les prénoms, qu'ils viennent en droite ligne de l'Antiquité – César, Decius, Nonce ou Déa – ou trahissant ce puritanisme latent des cultures incestueuses – Marie-Ange pour les femmes et Ange-Marie pour les hommes ?

Revenue en étrangère, Annick Peigné-Giuly se sera vite « corsisée » : son livre dégage ce même parfum âcre qui assaille le voyageur dès l'aéroport. De ce maquis on retiendra surtout les figures d'exilés, de l'oncle ayant tenu un « bar de femmes » à Montevideo au grand-père qui baptisa le sien du nom de son village. Comme le soupçon de consanguinité et de folie qui pèse sur beaucoup, avec ces secrets de famille qui « crévent » un demi-siècle plus tard – telle tante se révélant avoir préféré la compagnie des femmes ; sans oublier cette « poésie sauvage » qui émane de la vendetta, où même un franciscain peut en appeler à la vengeance à partir des Etats-Unis...

Car tout doit se passer entre Corses, loin des règles que Rome, Gênes ou Paris tentèrent d'inculquer à l'île. Quitte à « finir » un grand-oncle à coups de crosse, devant la famille au complet. La famille, source et remède à tous les maux, comme le suggère cette enquête têtue, qui voudrait qu'enfin la paix soit signée : « A paci ». ■

« A paci », d'Annick Peigné-Giuly (*Grasset*, 169 pages, 98 F).

Meurtres en famille

Le premier meurtre eut lieu le 11 novembre 1954. De deux balles de 7,65 mm, le grand-oncle de l'auteur tuait un parent charcutier, considéré comme le « caïd » du village, pour une querelle de voisinage. Quatre ans plus tard, alors qu'on enterre l'assassin, surnommé « piccia fountana » – « capable de faire prendre le feu à l'eau » –, des proches du charcutier arrosent de balles le convoi. On relèvera cinq blessés et un mort. Personne de la famille d'Annick Peigné-Giuly n'était revenu au village depuis 1958. Pour plus de sûreté, elle a changé les noms des protagonistes et des lieux.